

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Des fois, la nuit

Jeanne Crépeau



Numéro 141, printemps 2020

Montréal : mémoires et fantômes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92771ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Crépeau, J. (2020). Des fois, la nuit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (141), 38–42.

# Des fois, la nuit

Jeanne Crépeau

**D**ES FOIS, la nuit, je suis à Montréal. Comme j'en prends conscience brusquement, je note au creux de ma main le nom des gens que je voudrais voir au cas où j'oublierais en me réveillant. Je me méfie de ma mémoire brumeuse.

Je suis dans un appartement montréalais, avec la cuisine tout au bout du couloir. C'est la fête, en l'honneur de Michka. Tout le monde vient la saluer. Ce n'est pas la femme aux traits tirés par la maladie que j'ai vue, la dernière fois. Elle est telle, sublime et flamboyante, que je l'ai connue dans ma jeunesse. Chaque personne présente rend hommage à des amis disparus. Michka rend hommage aussi, comme elle a toujours si bien su le faire, à ses disparus à elle. C'est émouvant.

Je pense à d'autres amis bien en vie, que j'aimerais revoir, et je veux écrire leurs noms dans ma paume, mais le stylo coule et ma main est à moitié couverte d'encre. J'ouvre une après l'autre toutes les portes du couloir, mais ne trouve pas de lavabo où me laver discrètement les mains. Je croise un lévrier irlandais. Malgré sa grande taille, c'est un chien très doux, je le sais, je n'ai pas peur. Il est tellement immense qu'il ne peut pas faire demi-tour dans le corridor. Il va jusqu'au bout, dans la cuisine, tourne comme il peut en obligeant doucement les invités à se pousser, puis revient et continue jusqu'à la chambre où il tourne aussi et revient et ainsi de suite. Je me dis qu'il doit s'ennuyer en titi des vastes terres du Tipperary.

La dernière porte donne sur un autre appartement et une autre fête où les gens sont rassemblés, comme souvent, autour du frigo. Dès qu'il me voit, Claude Jutra me tend une bière, et je me dis qu'il n'a pas changé depuis le temps où je le croisais au carré Saint-Louis. J'aurais bien des choses à lui dire, je voudrais le serrer dans mes bras, mais je suis empor-

38 tée par la foule et, lâche, je suis.

On doit aller chez des gens, d'autres gens. C'est important. Je suis contente, je comprends enfin qu'on va chez Josée et Paul. Bizarrement, j'arrive après tout le monde, et il n'y a plus personne. Je trouve sur la porte un mot en anglais. C'est bien l'écriture de Paul, mais pourquoi écrit-il en anglais ? Il m'explique où sont partis les gens pour continuer la fête et pourquoi lui est retourné travailler. Je me dis que c'est dommage, j'aurais bien aimé le voir, depuis le temps !

J'écris dans ma main *Dominique*, le nom de ma voisine de palier, avenue Laval.

Au dernier étage de la maison de chambres où j'atterris à dix-huit ans, il y a cette étudiante du cégep du Vieux-Montréal, comme moi, un monsieur qu'on ne voit presque jamais, mais qu'on entend parfois gueuler des monologues incompréhensibles et se taper la tête sur les murs, et Roger qui fait des ménages le jour et qui, la nuit, se rêve chef dans son propre restaurant. Son monde à lui, où il y a à peine la place pour passer autour d'un lit simple, est plein jusqu'au plafond de livres de cuisine de toutes les époques et de tous les pays. Il n'est pas là souvent, ou alors il dort. Il travaille tout le temps; forcément, il gagne peu. Peut-être même très peu. Probablement même pas le salaire minimum, au noir, dans un établissement pas clair. De temps en temps, il expérimente pour nous la recette d'un sublime gueuleton sur l'approximative gazinière installée — en dépit de toute espèce de notion de sécurité — sur le palier... Haïtien, il a tendance à créer des plats si épicés qu'on doit, Dominique et moi, ajouter du riz à chaque bouchée pour arriver à goûter quelque chose.

On pleure à cause des piments et on rit en raison de cette belle fraternité. Après, on s'en va glisser sur la patinoire du carré Saint-Louis qui fait le tour du parc, comme une promenade, devant les belles maisons bourgeoises d'une autre époque, un peu délabrées aujourd'hui mais tellement charmantes. On imagine Nelligan qui patine avec nous ; on essaye de le faire sourire. On lui assure que, nous, on ne rit pas du tout du chemin où l'Idéal l'appelle en ouvrant ses bras roses. 39

Comme la neige a neigé en ti-pépère, on peut aller en skis de fond jusqu'à la montagne à même les rues. Toute une ville dans la ouate, pas un bruit, sauf des voix de-ci de-là, ou quelques tentatives vite abandonnées de pelleter une entrée. Les charrues déneigeront quand tout cela aura fini de tomber. Après tout, c'est la nuit, y a pas de presse.

Au pied de la montagne, à côté du monument à George-Étienne Cartier, un groupe de jeunes dévalent le bout de pente sur des Krazy Karpet. Je reconnais le rire de Nathalie. Je m'approche, elle me tend un tapis, mais comme je n'ai plus vingt ans, ça me fait très mal au dos, ce brusque atterrissage dans les balles de foin. J'arrête. N'empêche que c'est magique d'être là et d'entendre le silence. De l'avenue du Parc jusqu'à Saint-Laurent, de l'avenue des Pins jusqu'à Laurier, pas un char, pas un bus, pas un bruit, rien. Rien que des rires portés au loin.

Une fois, le directeur de la Cinémathèque et moi, on emmène déjeuner un éminent critique de cinéma français, qui partage avec nous un souvenir de Montréal. Lui : *J'étais venu en hiver, il y a dix ans, et j'avais vu des gens qui faisaient du ski sur la colline.* Nous, totalement sincères et synchrones : *La colline ?* On ne savait pas du tout de quoi il parlait. Puis, très vite, on a compris. On a failli être vexés mais bon, oui, quand tu as grandi entre les Pyrénées et les Alpes, le mont Royal est une colline. Sans vouloir offenser qui que ce soit.

Là-haut sur la montagne, donc, dans Upper Outremont, c'est fête chez cette femme grande et mince, sèche comme une tige aoûtée de framboisier pas de framboises. Née dans les beaux quartiers de Paris, elle a épousé, dans un moment d'égarement, un petit étudiant canadien. Déchéance. Après quelques décennies et diverses entorses fiscales passées inaperçues, elle a bien réussi sa revanche sur le seizième arrondissement : une maison de quatre étages, six chambres (dont deux inoccupées) et trois salles de bains, les Pléiade dans la bibliothèque, la musique baroque au salon, Jean-Paul Lemieux accroché dans la salle à manger. Chez eux, la culture n'est pas une affaire de communion indispensable

40 à la condition humaine; c'est un marqueur de classe, fait

pour départager. Je m'en méfie. Sauf pour *Charlemagne*, le quarante-cinq tours de France Gall que les enfants me font écouter sur leur pick-up dans le sous-sol. Dans ma main, j'écris *Teddy de Montréal*.

Depuis quelques années, je vis en France, mais des fois, la nuit, je suis avenue Coloniale.

En plein mois de juillet, dans mon studio sous les toits, je fonds. Parfois, le soir, je tire le matelas jusque sur la terrasse, je sors une rallonge électrique et j'installe ma petite télé noir et blanc. Je regarde jusqu'à tard les beaux films présentés à Radio-Québec, sans imaginer une seconde que ça puisse ne pas être au goût des voisins.

Le vendredi, je finis de travailler à minuit. Ensuite, forcément, avec les collègues, on va se détendre un peu; on danse jusqu'à la fermeture. Le lendemain, au moment où je retrouve lentement l'usage de mes diverses cellules, mon voisin portugais, lui, s'active depuis déjà longtemps devant son barbecue. Bientôt, les effluves tonifiants de sardines grillées montent en ligne directe jusqu'à ma terrasse et se mêlent à ceux de mon café au lait.

Au début, c'était un peu tendu entre monsieur Alvès et moi.

Avec les années, ça s'est emmîeuté. Un peu parce que je me lève maintenant de bonne heure, un peu parce que je n'ai plus d'auto et que, en conséquence, il ne peut plus me reprocher de la laisser — même pas longtemps — devant sa porte de garage. Aussi parce que je me suis mise à cultiver des tas de plantes sur ma terrasse et qu'en matière de jardinage, mon voisin est mon maître.

Chaque pied carré de sa petite cour est organisé pour faire pousser des choses belles et délicieuses: toutes les sortes de tomates de toutes les couleurs, poivrons, piments, aubergines, courgettes et toutes les herbes imaginables. Des fleurs aussi; celles qui éloignent les mauvais insectes et attirent les bons. Sur la pergola, une vigne vigoureuse offre un peu d'ombre à madame Alvès qui vient voir son mari travailler. Elle a le cœur trop fragile pour ces gros travaux, mais elle soutient

son homme. Monsieur Alvès aime énormément son énorme épouse et ça m'émeut. Je pense à Gabriel et sa Nana. Avec les années, il est de plus en plus petit, surtout depuis qu'il a pris sa retraite des chantiers, et sa femme, elle, grossit. Il a fait installer un palan pour la lever de son lit. De temps en temps, elle part en civière pour aller subir des examens ; lui reste à la maison et rapetisse encore un peu.

Quand monsieur Alvès a perdu sa femme, j'ai voulu lui offrir mes condoléances. J'ai voulu dire *ça doit être une grosse perte pour vous*, puis j'ai avalé ma phrase avant de l'avoir prononcée — pour une fois dans ma vie, bonté divine. D'habitude, les mots malencontreux sortent malgré moi, et je me morfonds pendant des jours. Là, non, je bafouille, je m'étouffe. Il prend ça pour du chagrin. C'est un peu ça aussi. Je le prends dans mes bras.

Un soir, mon voisin sort un peu flou du Café Central. En trente ans, je ne l'ai jamais vu y entrer. J'évalue si je dois l'aider à traverser ou pas, pour préserver sa dignité. Non, c'est bon, il ne me voit pas, mais il a ses clefs, il entre chez lui.

Monsieur Alvès ne fait plus de potager. Il a fait asphalter la cour pour que ce soit *propre sans entretien*. Il ne fait plus griller de sardines non plus.

Je me réveille d'un coup et tout de suite je regarde ma paume ; il n'y a rien d'écrit dans ma main.

Il est cinq heures, c'est l'été. Il fait presque jour, mais la ville dort encore. Je suis tombée dans le coma la veille en arrivant de l'aéroport, le frigo est vide. Je descends tranquillement tout le boulevard Saint-Laurent à pied, sans croiser personne, jusqu'au grand dépanneur ouvert vingt-quatre heures, coin Guilbault. L'air est doux. Pour l'instant, j'ai besoin de la base : café, jus d'orange, œufs, bacon, une pinte de lait, une demi-livre de beurre, de la compote de pommes et un pain Weston, mais je pourrais aussi faire le plein de kombucha, d'huile de pépins de raisin, de houmous, de saumon sauvage ou de baies de goji ; il y a de tout pour tout le monde, ici, sans hiérarchie. Une demi-heure plus tard, je me